

MOWY

WYGŁOSZONE W DNIU 28 CZERWCA 1890 ROKU

Z POWODU PRZENIESIENIA ZWŁOK

ADAMA MICKIEWICZA

Z Montmorency na Wawel.

0070-425

Wydanie Związku Narodowego Polskiego we Francji.


Cena : 50 centimow.

PARYŻ

Skład główny w Czytelni Polskiej

46, RUE DE L'ARBRE-SEC, 46

1890

 Biblioteka Główna
Uniwersytetu Gdańskiego



1100049124

Y W O M

Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego

Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego

WYDZIAŁ HISTORII I SOCJOLOGII



XIX/113II

X 189 | 12 | 00

40,-

Po wydobyciu z grobu familijnego trumny zawierającej zwłoki Adama Mickiewicza, w obecności licznie zebranych Rodaków i Cudzoziemców, mówcy przemawiali w następującym porządku :

I

P. Renan w imieniu Collège de France :

MM.

Le Collège de France vous remercie d'avoir bien voulu l'associer à la noble pensée que vous avez eue de rendre à sa patrie d'origine les restes d'un homme éminent que la Pologne nous avait prêté et qu'elle nous reprend aujourd'hui ; c'est justice.

Notre Collège, fondé pour interroger la nature et expliquer par les langues et les littératures le libre génie des peuples, est comme une terre commune des âmes, où tous se rencontrent. Les corps ne nous appartiennent pas. Prenez donc ces débris illustres qu'anima le génie. Adam Mickiewicz ne nous quitte pas tout entier. Nous aurons son esprit, son souvenir. Nos vieilles salles garderont l'écho lointain de sa voix. Quelques survivants de ces temps héroïques peuvent nous dire encore ce que sa parole eut d'enivremens, de magie, de puissance charmeresse. Associé en une trinité glorieuse à deux autres noms qui nous sont chers, celui de Michelet et de Quinet, le nom de Mickiewicz est devenu pour nous un symbole, une partie inséparable de nos vieilles gloires et de nos vieilles joies.

C'est que votre illustre compatriote, Messieurs, eut la qualité maîtresse par laquelle on domine son siècle, la sincérité, l'entraînement impersonnel, l'absence d'amour propre, créant un état de l'âme où l'on ne fait pas, où l'on ne dit pas, où l'on n'écrit pas ce qu'on veut, mais où l'on fait, où l'on dit, où l'on écrit ce que vous dicte un génie placé hors de vous. Ce génie, c'est presque toujours le siècle, éternel malade qui veut qu'on l'caresse ses plaies, qu'on

calme sa fièvre par des mots sonores. C'est bien plus encore la race, la voix intérieure des ancêtres et du sang. Mickiewicz eut ces deux grandes sources d'inspiration.

Quand M^{me} Sand, en vraie sœur, comprenait du premier mot son génie, c'est qu'elle sentait bien que ce cœur-là avait ressenti toutes nos blessures, que toutes nos convulsions l'avaient fait palpiter. La gloire de notre siècle est d'avoir voulu réaliser l'impossible, résoudre l'insoluble. Gloire à lui!

Les hommes d'action qui voudront réaliser l'immensité de ce programme, seront tous impuissants; les hommes de raison n'aboutiront qu'à des contradictions. Le poète, lui, qui ne doute pas, qui après chaque défaite se remet à l'œuvre plus ardent et plus fort, n'est jamais confondu. Tel fut Mickiewicz. Il y avait en lui des sources de résurrections infinies. Il connut les plus cruelles angoisses, jamais de désespoir; sa foi imperturbable dans l'avenir venait d'une sorte d'instinct profond, de quelque chose qui est en nous et nous parle plus haut que la triste réalité, je veux dire l'esprit du passé, la solidarité avec ce qui ne meurt pas. Les hommes puissants sont ceux en qui s'incarne ainsi une forme de la conscience universelle, qui accomplissent leur destinée humaine comme la fourmi travaille, comme l'abeille fait son miel.

Issu de cette famille de la race aryenne qui a été la plus conservatrice des dons primitifs, de cette Lithuanie qui, par sa langue, sa sérénité, son sérieux moral, nous représente le mieux nos honnêtes et graves ancêtres, Mickiewicz tenait aux siècles anciens par des liens de communication secrète qui faisaient de lui un Voyant du passé. Et il était en même temps un Voyant de l'avenir. Il croyait à sa race; mais il croyait surtout à l'esprit divin qui anime tout ce qui porte en soi le souffle de vie, et, à travers tous les nuages, il voyait un avenir brillant où la pauvre humanité se consolera de ses souffrances. Ce grand idéaliste était un grand patriote; mais c'était surtout un croyant. Et comme la vraie raison de croire à l'immortalité, ce sont les martyrs, son imagination révélatrice, inspirée par les battements de son cœur, lui persuadait que ce n'est pas en vain que l'humanité a tant travaillé et que les victimes ont tant souffert.

Voilà pourquoi la société française éclairée accueillit si volontiers ce grand et noble esprit, l'associa à ce qu'elle avait de plus cher, le fit, d'office, et presque sans le consulter, membre d'un triumvirat pour la liberté et contre la religion malentendue. Le jour où le génie slave eût conquis sa place parmi les génies nationaux, qu'on étudie d'une manière savante, et où la création d'une chaire de langues et littératures slaves fut décidée, une pensée hautement libérale vint à ceux qui dirigeaient alors les choses intellectuelles de la France, ce fut de charger Mickiewicz d'un tel enseignement. Le poète, l'homme qui représente l'âme d'un peuple, qui possède ses légendes, qui a l'intuition de ses origines, parut préférable, pour l'analyse profonde d'une race à l'érudit de cabinet qui ne travaille qu'avec des livres. On avait raison. La prairie vivante, avec ses fleurs, est supérieure à l'herbier desséché qui n'offre qu'un souvenir pâle de la vie. Les volumes qui renferment les premiers cours de M. Mickiewicz sont un trésor de données originales sur la vieille histoire de la race slave, que le professeur exposait en érudit et sentait comme un homme du peuple.

On l'accusa de sortir de son programme. Ah ! qu'il est difficile de se renfermer dans un programme limité quand on est ivre de l'infini. Tel qu'il fut, avec ses divinations hardies, ses aspirations débordantes, ses nobles illusions de prophète, nous sommes fiers de lui, et bien que le décret de sa nomination officielle ait été ajourné par les scrupules de la politique, nous avons inscrit son nom sur les tables de marbre qui contiennent les noms de nos aînés. Il eût pour lui le meilleur des décrets, celui que contresigne l'enthousiasme du public. De la terre hospitalière, où il a reposé trente-cinq ans, vous allez le transporter dans votre Saint-Denis, dans ces caveaux de Wawel, où reposent vos anciens souverains. Il y sera à côté de Kosciuszko et de Poniatowski, les seuls de cette noble assemblée de morts qui ne furent pas rois. A côté de ceux qui tinrent le glaive, vous avez voulu placer le poète inspiré qui a prêté une voix à votre génie ardent et fort, à vos légendes exquises, à tout ce qui, chez vous, transporte et console, fait pleurer et sourire. Vous donnez là une grande leçon d'idéalisme ; vous procla-

mez qu'une nation est une chose spirituelle, qu'elle a une âme qu'on ne dompte pas avec les moyens qui domptent les corps.

Grand et illustre confrère, de la tombe royale que l'admiration de vos compatriotes vous a préparée, souvenez-vous de la France. Pauvre France, elle n'oublie pas, soyez-en sur. Ce qu'elle a une fois aimé, elle l'aime toujours. Ce qu'elle applaudissait dans vos paroles, elle l'applaudirait encore. La tribune qu'elle vous a offerte, elle vous l'offrirait plus libre. Vous hésiteriez à y rappeler si souvent des souvenirs de victoires, mais vous auriez des mots du cœur pour enseigner les devoirs des vaincus. Allez à la gloire que vous avez méritée, retournez, au milieu des hommages des peuples, à cette patrie que vous avez tant aimée. Nous bornons notre ambition à une seule chose, c'est qu'il soit dit sur votre tombe que vous fûtes un des nôtres, qu'on sache dans la Pologne de l'avenir, qu'il y eût, aux jours d'épreuve, une France libérale pour vous accueillir, vous applaudir, vous aimer.

II

P. Lermina w imieniu Association littéraire et artistique internationale :

Au nom de l'Association littéraire et artistique internationale, je salue la mémoire d'Adam Mickiewicz, le grand poète, le grand citoyen, le grand patriote.

Si modeste que soit notre Association, elle représente une grande idée de justice et de fraternité, et c'est dans les œuvres des hommes de génie qu'elle en a recueilli le germe.

Ce sont les Michelet, les Quinet, les Mickiewicz, les Victor Hugo qui nous ont appris que pour les intelligences il n'est pas de frontières, et que les hommes tels que celui-ci appartiennent à l'humanité toute entière.

Mais ici notre tâche s'élève : l'Association littéraire inter-

nale a le devoir d'être la patrie de tous ceux à qui une patrie est refusée; elle est le lieu d'asile où les travailleurs proscrits retrouvent une parcelle du sol natal, elle est dans son action pacifique, l'inviolable refuge des revendications et le sanctuaire des espérances.

En tête de ses listes, elle a inscrit dès le premier jour — c'était son honneur et son devoir — le nom de Mickiewicz, le plus pur et le plus vaillant adversaire de ce qui est la négation même de la mission intellectuelle des hommes, de la force brutale.

Par lui nos pères ont été instruits dans la science du bien et du juste, et ce sont ses enseignements qui, aujourd'hui, nous donnent l'audace de parler sur cette tombe, d'affirmer une fois de plus qu'il n'est pas de droit contre le droit et que jamais la mort ne prévaudra contre la vie. Il peut y avoir des temps d'arrêt dans la marche des choses, mais le mouvement est éternel; il peut y avoir des obscurcissements de soleil, mais le souffle du temps balaie les nuages les plus noirs.

Adam Mickiewicz, au nom des penseurs de tous les pays, au nom des travailleurs qui croient comme à un article de foi à la revanche et au triomphe de la justice, nous Te saluons et nous disons à tous :

Frères de la grande famille humaine, c'est en vous connaissant mieux les uns les autres, c'est en mêlant vos aspirations populaires et profondes que vous arriverez à la solution du problème de l'amour universel. Passent les ambitions, passent les violences, passent les despotismes. L'idée toute puissante existe en semence dans le cœur des nations. Chaque patrie n'est qu'un réservoir superbe et individuel de la source universelle. La vôtre, ô Polonais, la tienne, o Mickiewicz, est de toutes ces patries la plus adorable parce qu'elle est la plus malheureuse, à ce titre nous avons l'orgueil de Te saluer plus respectueusement encore que toutes les autres. Pologne intelligente, Pologne courageuse, Pologne vivante, la France en te remettant les cendres Mickiewicz envoie à l'orient un ambassadeur de justice et de liberté. Vive la Pologne !

III

Ks. Władysław Czartoryski w imieniu Tow. Historyczno-Literackiego polskiego w Paryżu.

Z pochyłą głową staję przed drogiemi zwłokami, by je pożegnać w imieniu Towarzystwa Historyczno-literackiego, którego Adam Mickiewicz był niegdyś członkiem i wice-prezesem.

Za chwil kilka popioły te opuszczą tułaczą mogiłę, i odejdą tam, gdzie je woła Polska, i dokąd Wysoka Sprawiedliwość otwiera im drogę. Dzięki niech będą szlachetnemu Monarsze, który nam daje to pocieszenie a cześć narodowi, który umie cenić wielkie zasługi.

Niebawem nad Wisłą przedstawiciele kraju, młodzież, wielbicielka geniuszu, tłumy przybiegłe zewsząd, ujrzą oczekiwane prochy i powitają je niezmiernym i rzewnym westchnieniem czci i miłości. Ziemia ojczysta zadrży z radości obejmując śmiertelne szczątki nieśmiertelnego syna. Sklepienia królewskie rozтворzą się by przyjąć króla natchnień i uczuć narodowych.

Wojownik broni całości i potęgi zewnętrznej, mąż stanu pilnuje bezpieczeństwa, ładu i dobrobytu swego kraju, ale Poeta strzeże ideały narodu i pielęgnuje najszlachetniejsze pierwiastki jego duszy. Wszędzie i po wszystkie czasy postannictwo poety jest szczytne, ale nigdzie nie jest ono tak wielkie, tak ważne jak wśród narodu w niedoli, broniącego się od zagłady jaką nań godzi przemoc i niesprawiedliwość. Dla takiego społeczeństwa poeta prawdziwy jest jakby zesłannikiem Opatrzności. Jest owem czarodziejem, który pieśnią swą cudowne otwiera źródła; naród znękany czerpie z nich zdroje ulgi, pociechy i znajduje w nich siłę do walki i wytrwania.

Wśród ciemnej pokutnej doby, którą przeżywamy, wśród bólów i goryczy które nas dręczą, któż z nas tego nie doznał — komuż z nas śpiew Adama nie dodał otuchy — komuż nie podniósł serca i nie wzmocnił wiary w żywotność naszą i lepszą przyszłość? Słowo jego coraz szerzej rozlega się po naszych równinach i borach, coraz bardziej przenika głębie społeczeństwa, koi jak balsam, krzepi jak kordjał, zziębłych ogrzewa, myśli do góry podnosi.

Jakiż głos dość wymowny by wyrazić mu należną cześć i wdzięczność. Mój głos, słaby podwójnie temu nie sprostą.

Żegnaj Cię, wielki cieniu, na obcej ziemi, na cichem wiejskim cmentarzu gdzie obok Ciebie leży tyle stęsknionych serc polskich. Wracaj spocząć na ziemi, którą kochałeś za miliony zasłużonych ojczyźnie.

Wieszczu nasz drogi, niechaj opromienione imie Twoje będzie sławione na wieki i zajaśni nowem blaskiem.

IV

Wł. hr. Koziebrodzki w imieniu Delegacyi krajowej :

W stuletnich dziejach naszego narodu tak pełnych niedol, cierpień i męczeństw, w dziejach tych, w których dotąd wszystkie nasze usiłowania doznawały zawsze zawodu, a żadne z pragnień nie zostało spełnione, po raz pierwszy stoimy w obec wielkiej i uroczystej chwili, w której najgorętsze pragnienie wszystkich serc polskich gdziekolwiek biją spełnionem zostaje — i najdroższe dla narodu zwłoki wielkiego wieszczka powracają z królewską chwałą do ziemi ojczyściej. Fakt się spełnia i w tej chwili odbieramy te zwłoki, jako najcenniejszy skarb narodowy. — I potrzeba nam jest, aby te prochy wielkiego wieszczka i mędrca, wielkiego nauczyciela narodu, poucziela i proroka, były w ojczyźnie pośród nas i z nami; aby budziły niezwalczoną wytrwałość, były pobudką do nigdy nie słabnących poświęceń, i nigdy nie ustającej pracy dla przyszłości.

I z tej tułacznej pielgrzymki, z tego grobu na obcej ziemi, bierzemy te zwłoki aby je przenieść do grobów królewskich, niechaj spoczną obok prochów tych, którzy władali nami dawniej. Niechaj spoczną te zwłoki wielkiego Litwina-Polaka obok królewskich trumien Jagiellonów, za których panowania Polska najświetniejsza miała karty dziejowe.

Dzięki korzystniejszym zmianom stosunków, za które umiemy być głęboko wdzięczni, pragnienie całego narodu spełnić się może i spełnia, a jednak w chwili tej patrząc na tyle innych mogił które kryją zwłoki najdroższe dla Polski — serce głęboką ściska się boleścią. Ale my z tego przybytku żałoby bierzemy dziś do Ojczyzny z pośród wielkich największego, z pośród tych którzy kochali i cierpieli — tego który kochał i cierpiał za miliony; ale w sercach naszych nigdy pamięć o tych co tutaj zostają nie zagiśnie — a Bóg da, że przyjdą dla narodu naszego dni lepsze a wtedy i te ukochane popioły do ojczyściej sprowadzimy ziemi.

Messieurs,

Il m'incombe d'exprimer notre profonde reconnaissance à la Nation Française pour l'hospitalité accordée si généreusement

au plus grand de nos poètes : à celui qui, pour nous, est devenu la plus haute personnification de l'idée de la Patrie. — En ce moment, tous les cœurs polonais battent à l'unisson du mien et se tournent vers la France dans un sentiment d'éternelle gratitude. — Cette dépouille, que nous accompagnerons à sa dernière demeure, afin qu'elle repose désormais parmi les tombeaux de nos rois, formera entre nos deux nations solidaires dans le passé un lien indissoluble. Puisse le peuple français accomplir également dans l'avenir le rôle glorieux de défenseur de la liberté et de l'indépendance des nations.

Messieurs du Collège de France,

Il m'incombe aussi de remercier la Délégation du Collège de France et en particulier l'illustre maître dont vous venez d'entendre les paroles si éloquentes et qui déjà, lors d'une solennité mémorable, a rendu un hommage éclatant à la mémoire d'Acam Mickiewicz. — Nous remercions également la Société littéraire internationale d'un hommage dont nous sentons tout le prix.

V

WIERSZ

Złożony na grobie Mickiewicza w imieniu Towarzystwa Historyczno-Literackiego, przy odprowadzeniu zwłok poety z Montmorency do Krakowa, dnia 28 Czerwca 1890.

Pół wicku, — a rok każdy starczył za dziesiątki !—
Pół wicku już minęło, odkąd, kij żebraczy
Do rąk biorąc i swojskie rzucając zakątki,
W obcy świat poszła garść tułaczy.

Biedni ! znać po nich było że każdy postradał
Co doma miał droższego ; żołnierze bez broni !
Zaledwie dziesiątemu szabla, którą władał,
W strudzonej ostala się dłoni.

Bez łez żałości pełni i boleśni tacy,
Bez kirów tyle w sobie mający żałoby,
Że tłum stawał i pytał : « Kogoż to wojacy,
« Z miłych Wam niesiecie na groby? »

A wtedy krwią wojakom lice się oblało,
Jak gdyby w niem napowrót blizny się otwarły,
I, lzy dławiąc, jękali : « Tak, niesiemy ciało
« Kochanej, najmilszej umarłej. »

* * *

Na gościnnej tej ziemi spoczęła drużyna,
Darowany chleb jedząc, choć patrząca dumnie,
A smętna zawsze, niby sieroca rodzina
Czuwająca przy drogiej trumnie ;

A z oczami wciąż na wschód zwróconemi bacznie
I wciąż w drogę gotowa, niby postój krótki
Mając tylko, i patrząc, rychło świtać zacznie,
I głos rannej zagrzmie pobudki.

I długo tak w żalobę i sakwy podrożne
Odziani, stali, rzesze ściągając zdumione ;
Jaki taki uragał; inny, jak jałmużnę,
« Pokój zmarłym ! » cisnął w tę stronę.

* * *

Długo, długo noc trwała, nie świeciło rano.
W tem wśród pielgrzymów jeden. . . Bezbronnie miał dłonie
Jak inni, i jak inni strawę wyżebraną,
A ciągłą troską blade skronie ;

Ale z miliona piersi, z głów i serc miliona
Żywą duszę do piersi swojej wziął szerokiej ;
Jak olbrzym pośród grobów stanął, i w ramiona
Ujął śpiące na marach zwłoki ;

Zimne ciało gorącym przeniknął oddechem,
Ciepłych uścisków sploty zarzucił na szyję,
Aż z tłumy szept dalekiem na świat poszedł echem :
« Ta co była umarła, żyje ! »

Potem ręce otworzył pielgrzym, i dyamenty
Perły, skarbów monarszych kaskada tęczowa
Sypać się z nich zaczęła, aż tłum, dziwem zdjęty,
Zawołał : « Czulem! to królowa ! »

* * *

Tak, jak proroki niegdyś, Bóg nad swoim ludem
Wyniósł Cię, i moc swoją złożył w Twoim rymie:
Tyś berła i korony, słowa Twego cudem,
Rozdawał, ubogi pielgrzymie!

Tyś wskrzeszał, wieszczem dzisiaj sam leżący w grobie!
I my, między umarłe liczeni przed światem,
Żyliśmy, i łachmany nasze, dzięki Tobie,
Królewskim zdobili szkarłatem.

I żyjem, i żyć będziem, bo, póki z pacierzem;
Na krwawą przeciw losom gotując się bitwę,
Jak żołnierz proch i kule, pieśńi Twą w usta bierzem,
Polską pieśń i polską modlitwę;

Póki nas *Matka Polka*, przy bolesnem łonic.
Temi które kazalesz zabawkami bawi,
Póty ciało żywego ducha nie wyzionie
Chociaż się sto razy zakrwawi.

* * *

Patrz! nad Twoim tu grobem garstka jeszcze stoi
Tych, których razem z Tobą przed laty tak wielu
Burza tutaj zagnała: towarzysze Twoi!
Stoją, i czekają apelu.

Czas pochylił im barki, głowy im pośnieżył
Tęsknota im bruzdami poorala twarze,
Lecz żaden się nie spodlił i nie sprzeniewierzył,
Wszyscy zostali przy sztandarze.

Wszyscy przy tej chorągwi, kiedy Bóg zawoła,
Pójdą gdzie ona pójdzie, czy morzem czy lądem,
Lub przy niej razem z Tobą, śmiało niosąc czoła,
Stawią się tam, — przed Bożym sądem!

I my młodszy, cokolwiek za ich krwawym śladem
Nas spotka, czy rodzinne nam progi zaorze
Przemoc, czy serca nasze poić będzie jadem,
Pójdziem, tak nam dopomóż Boże!

Pójdziem, nietylko mężczyźni, lecz po całym świecie
Hordami tak jak niegdyś wiodący oczyma,
Boś nam Twój płaszcz królewski zostawił na grzbiecie,
I w piersiach dusz swoją, obryzany.

I weselsi, bo z Tobą, pod tym zimnym giazem,
To coś zbudził do życia, siłą Twego słowa,
Nie legło; żywe ono, albo z Tobą razem
Do czasu w tym grobie się chowa.

* * *

Wieszczu, przez długie lata my, dłudzy tułacze,
Na tę mchem już porosłą chadzali moglię,
Nie skargi nasze nad nią wylewać i płacze,
Lecz czerpać z niej wiarę i siłę.

Nie jeden na krawędzi tego glazu siadał,
Wzrok tam do ciemnej głębi i słuch szłąc tęskliwy.
I zaprawdę, zaprawdę grób ten wtedy gadał,
Gadał do niego, niby żywy!

I mówił mu : « Tułaczu biedny, z sercem chorem,
« Z tęskną dolą ktorej głód i zimno doskwiera,
« Nie rozpaczaj, bo groby stawają otworem,
« I słońce z poza chmur wyziera! »

I, rzec by, słowo dzisiaj prorocze się iści!
Bo u tych pierwszych oto żałobnych podwoi
Mrok się nagle rozchylił cyprysowych liści,
I patrzcie : otworem grób stoi!

Tam daleko, na Karpat zasępionem niebie,
Promyk z chmur rozwidnionych wystrzelil ognisty,
I głos się ztamtąd ozwał, co woła do siebie
Te prochy, do ziemi ojczystej.

Więc wstałeś z grobu, Wieszczu, i pójdziesz tym szlakiem
Na wschód, dokąd oddawna dusza nasza rwie się.
Idź, idź! Może tym razem będziesz dla nas ptakiem,
Co gałązkę oliwną niesie.

Może i nam za Tobą, kiedy pójdziesz w przodzie,
Białe orły swe skrzydła podadzą do lotu,
I ten pochód żałobny nas wszystkich powiedzie
Do wyglądanego powrotu.

* * *

I dla tego, bez żalu, lecz krzepcy na duchu,
My, co długo trzymali straż u tego proga,
Żegnamy Cię dziś od nas odchodzący druchu,
Nie płaczem, wiemy dokąd droga.

Idź, idź kędy Bóg woła; może Jego laski
Dzień bliski, może promyk ów, co Ciebie wita
Tam nad Wisłą, naprawdę jutrzni niesie brzaski,
I nareszcie dla nas zaświta.

I ten dzwon który jęknie z Zygmuntońskiej wieży,
Gdy na nowe, monarsze złożą Cię postanie,
Już nie głosem pogrzebu w niebiosa uderzy,
Lecz zadzwoni — zmartwychpowstanie!

WALISZEWSKI.

VI

Dr B. Limanowski od imienia Zarządu Związku
Narodowego Polskiego we Francji :

Wielki nasz wieszcz, nad zwłokami którego smętnie stoimy,
woła przez usta Konrada w znakomitej improwizacji :

« Jam cierpiał, kochał, w mękach i miłości wzrosłem. » Cierpiał, bo kochał, a kochał tem silniej, że całem swoim jestestwem wcielił się w swoją ojczyznę nieszczęśliwą, rozdartą, ujarzmioną, że jego własne ja i ojczyzna to było jedno. Cierpiał strasznie, patrząc na niedolę i nieszczęścia ojczyzny. « jak syn na ojca wplecionego w koło. » A ojczyzna — to nie była dla niego tylko ta ziemia ukochana z dolinami kwiecistemi, ze strumieniami o dnach zło cistych i niebieskich licach, z szumiącemi puszczami jodlowemi, z błyszczącemi środkiem lasów białemi jeziorami. » Ojczyzna — to nie była dla niego także tylko ta wybrana garstka narodu, która opływała w szczęśliwe dostatki, chociaż sam genjusz wskazywał mu w niej jedno z miejsc pierwszych. Dla niego ojczyzna był to cały naród, jego głębie z ogniem niedającym się wyziębnić, z jego wszystkiemi przeszłemi i przyszłemi pokoleniami, z jego grzechami i zasługami, z tem co budziło wstyd i upokorzenie i z tem co przejmowało chlubą i napawało dumą, z tem co rozdzierało piersi okrutnym żalem i z tem co wzniecało i krzepiło nadzieję. Kochał naród cały tem uczuciem silnem, głębokiem i powszechnem, jak kocha matka dzieci swoje. On chciałby naród

swój dźwignąć, uszczęśliwić i tą szczęśliwością jego cały świat zadziwić; on wierzył, że narodowi polskiemu dane jest dziedzictwo przyszłej wolności świata, którem on obdzieli inne narody.

Gorąca ta miłość i płynące z niej pragnienie szczęścia powszechnego w narodzie uczyniły naszego poetę prawdziwie narodowym, kochanym i cenionym przez wszystkie dzielnice dawnej Rzeczypospolitej, przez wszystkie warstwy narodowe, można powiedzieć — przez ogół ludzi piśmiennych w Polsce, i im ten ogół staje się liczniejszy, tem cześć dla poety coraz rozleglejsze kręgi ogarnia, i już dzisiaj słowo Mickiewicza przeniknęło pod słomiane strzechy i roznieca w piersiach braci wieśniaczej szlachetne uczucia miłości ojczyzny i poświęcenia się.

Z gorącą miłością ojczyzny w sercu i z pragnieniem szczęścia powszechnego, poeta nasz wznosił się na wyżyny prawdziwego wieszczania. Odczuwał on i głosił, że obecny porządek polityczno-społeczny, w którym tyle ludzi jest nieszczęśliwych i pokrzywdzonych, stoi jeszcze, ale jest jak dom podkopany w fundamentach i runie za pierwszym silnym powiewem burzy rewolucyjnej, a na gruzach jego wzniesie się nowy wspaniały gmach, oparty na granitowej podstawie braterstwa ludzi i ludów.

To co w swych pieśniach i utworach głosił nasz wieszcz, to stwierdzał czynami, i oddajemy mu cześć nie tylko jako genialnemu wieszczowi, lecz także jako wielkiemu obywatelowi. W latach młodości rozmyślał i pracował nad przyszłością ojczyzny jako śpiskowiec, jako filaret, utajając swe plany i czyny przed najazdem spiskującym na zagładę naszej narodowości; kiedy rozpoczęła się wielka walka narodowa o niepodległość, podążył ku krajowi, by pieśnią, radą, ramieniem wreszcie służyć sprawie powstania; kiedy następnie z nagromadzonych chmur rewolucyjnych zaczęły wypadać pioruny, i Włochy upomniały się o swe prawa narodowe, pospieszył on im na pomoc z zastępem republikańskim i socjalistycznym — jak sam pisał w liście do Mazziniego, a w 1849 r., kiedy jeszcze Francuzi nie zupełnie się zrzekli swjej przewodniej roli rewolucyjnej, stanął on na czele dziennika francuskiego *La Tribune des peuples* i w nim prowadził gorliwą propagandę nowej rewolucyjnej, prawdziwie socjalistycznej polityki, podstawą której powinna być braterska solidarność ludów przeciwko ujarzmicielom, ciemiężcom i wyzyskiwaczom wszelkiego rodzaju; podczas wojny wschodniej, kiedy mocarstwa zachodnie sprzymierzyły się z Turcją przeciwko Rosji, myśl niepodległości ojczyzny pociągnęła go na półwysep bałkański, ażeby czynnie — podług możliwości — jej współdziałać.

Tobie, wielki wieszczu i gorliwy obywatelu, składamy wieniec nie taki okazały i piękny, jakibyśn;y pragnęli sobie, bośmy ubodzy pielgrzymi, rozbitkowie na brzegu cudzym, ale przynosimy z gorącą miłością i głęboką czią dla Ciebie i dla tego coś ukochał nadewszystko : dla sprawy wolności ojczyzny naszej! Tyś kochał pielgrzymów, bo pielgrzymem dla Ciebie był ten, co uczynił ślub wędrówki do ziemi świętej, ojczyzny wolnej, i ślubował wędrować pōty aż ją znajdzie.

Wędrówka nasza jest ciężka, i nie wiemy, kiedy się skończy, ale nie narzekamy i nie wąpimy, my wierzymy w zmartwychwstanie Polski, w niepodległość ojczyzny naszej, w przyszłą wielką Rzeczpospolitę, która jaśnieć będzie promieniem światłem wolności, równości i braterstwa.

Drogi nasz Pielgrzymie! Zwłoki Twe wrócą na ziemię ojczystą, lecz nie jest ona wolna, nie należy do własnego narodu. Pielgrzymstwo twoje nie skończone jeszcze. Ty wszakże i po śmierci jesteś czynny. Czynny miłością ojczyzny i duchem poświęcenia się, któreś złożył w swych dziełach, a teraz niech Twe zwłoki wołają do rodaków z Wawelu :

« Zasiewajcie miłość Ojczyzny i ducha poświęcenia się, a bądźcie pewni, iż wyrosnie Rzeczpospolita wielka i piękna. »

VII

Tenże od imienia Socyjalistów narodowych polskich.

Socyjaliści narodowi włożyli na mnie zaszczytny i miły mnie obowiązek, ażebym w ich imieniu także złożył wieniec na trumnie wielkiego naszego poety.

Składamy nasz wieniec nie tylko jako Polacy, którzy miłujemy i rozumiemy Ojczyznę tak jak ją kochał i rozumiał nasz Adam, i którzy chcemy współ z całym narodem uczcić jego wielkie zasługi jako wieszczu i obywatela, ale nadto pragniemy mu oddać hołd uznania i czci jako swemu poprzednikowi i mistrzowi.

Nazywamy go swoim poprzednikiem, bo wielki poeta nie tylko rozniecał w sercach naszych uczucia braterstwa powszechnego, lecz w stanowczej chwili dziejowej otworcie stanął pod sztandarem socyjalistycznym.

Miano mistrza przyznajemy mu szczególnie w tem znaczeniu, że ze wszystkich społecznych mu socyjalistów, najlepiej on zrozumiał, jakim powinien być prawdziwy socyjalizm międzynarodowy,

potępiający egoistyczne odosobnianie się narodów, lecz szanujący wolność i samodzielność każdego z nich i uważający wszystkie narody jako jedną rodzinę, w której pomoc wzajemna jest obowiązkiem.

My chcemy niepodległości ludów polskiego, litewskiego i ruskiego tem goręcej, że pojmujemy dobrze, iż dopóki te ludy nie odzyszczą wolności, despotyzm i militarizm panować będą w Europie i wszelkie społeczne zmiany strasznego wroga w nich znajdą.

W dniach ciężkiej naszej niewoli poznaliśmy, czym jest ubóstwo i nędza. Skoro więc wrócimy do wolnego i niepodległego kraju, rzekniemy wraz z naszym wieszczem : Ubodzy i nędzarze współdziedzicami naszymi są, i postaramy się urządzić tak naszą Rzeczpospolitą, ażeby nie istniały w niej nędza i wyzyskiwanie, i ażeby wszystkie jej dzieci czuły się braćmi wolnymi i równymi.

VIII

P. S. Barański, od Redakcyi «Pobudki» :

Żegnamy prochy ołbrzyma poezyi, którego całe życie było jedną wielką pielgrzymką do Polski niepodległej — Polski wolności, równości i braterstwa.

Apostoł tych szczytnych hasel wyzwalającej się ludzkości, w ponurem widmie nędzy poznal siostrę niewoli : *«Kaźdej rodzinie — woła — rola domowa, kaźdej gminie rola gromadna pod opieką narodu!»*

A oto dziś wraca do ziemi, gdzie tysiące rodzin w niedoli, gdzie setki gmin nawiedzonych klęską głodową, a skrępowany niewolą naród — bezsilnym świadkiem społecznego dramatu...

Patryota — nigdy nie parlamentował z zaborcami Polski, bo w wieszczem natchnieniu nigdy nie zwątpił w Jej wyzwolenie, a szatańskim podszeptom przewrotnej dyplomacyi rzucił dumne słowa pielgrzymkiej modlitwy : *«Od niewoli moskiewskiej, austrjackiej i pruskiej wybaw nas Panie!»*

Los chciał, że te modły Pielgrzyma polskiego nie zostały dotąd wysłuchane : wraca on do ziemi nędzy i niewoli, gdzie prochy Jego wołać będą o pomstę sponiewieranych praw człowieka i narodu!



IX

P. Maryan Stefan Grzybowski przemawia, jako delegat oficjalny, z urzędu :

Przemocą z ziemi rodzinnej wypierani, rozpoczęli przodkowie nasi przed wiekiem swą gorzką i ciężką pielgrzymkę na zachód, szukając przytulku, aby na obczyźnie wśród krwawej walki o byt, z tęsknotą w sercu a nadzieją w duszy pracować i walczyć dla kraju, oczekiwać lepszej doli, i stargawszy życie kłaść się na wieczny spoczynek wśród obcych, szczęśliwi jeżeli im przynajmniej życzliwa ręka zamknęła powieki i garść uniesionej ziemi polskiej pod głowę włożyła. I zaczął się ów czas walk i ofiar po wszystkich częściach świata, wspierania wszystkich i wszędzie gdzie miało polskie słońce zablysnąć, a zawsze z okiem na wschód zwróconem, zawsze z okrzykiem na cześć Polski na ustach.

I poszedł wraz z innymi utartą drogą wieszcz ukazem carskim wygnany ; poszedł na obczyznę, bo śmiał czuć, i myśleć i kochać gorąco nieśmiertelne ideały : poszedł na obczyznę, bo ufny w potęgę młodocianych zawsze ludzkości na nowe chciał pchnąć tory, ogniem tępić nieczułe lody, do nieba sięgać po laury. Poszedł na obczyznę, rzucając ze stepów akiermańskich ostatnie pożegnanie swej Litwie, poszedł aby jej już nigdy nie zobaczyć. Na obcej ziemi wśród obcych stworzył najcudniejsze swe arcydzieło, dźwignął wysoko sztandar poczty polskiej, a sam stanął na najwyższym szczyblu sławy i chwały. I znowu party owym nieprzewyższonym prądem, który kieruje losami wszystkich pokoleń wygnańców naszych, podążył na Wschód, ażeby tam w usługach obcych dla sprawy ojczyźnej pracując paść na stanowisku. A kto wie?... czy nie podążył tam, aby być bliżej ojczyzny, aby wśród cichej nocy nadsluchiwać czy go głos Litwy nie wola.

Po trzydziestu pięciu latach od zgonu stajemy pełni czci przy Twojej trumnie, aby Cię wieszczu zawezwać do powrotu na ziemię ojczystą

« Do tych pagórków leśnych, do tych łąk zielonych,
Do tych pól malowanych zbożem rozmaitem,
Wyzlacanych pszenicą, posrebrzanych żytem... »

Staję pokorny przed Twymi prochami, ażeby w imieniu młodzieży polskiej oznajmić Ci, że skończył się już czas wygnania, że czas już opuścić tę ziemię francuską, i w tryumfalnym pochodzie wejść do starej Jagiellonów stolicy, gdzie cały naród czeka na Ciebie, gdzie Polska cała jak długa i szeroka odda Ci hołd, a lud

polski otoczy Twą trumnę, a młodzież zaniesie ją na swych barkach na Wawel — miejsce spoczynku mocarzy berła, miecza i ducha.

Staję Wieszczu przed Twymi prochami, ażeby w imieniu młodzieży polskiej zapewnić, że jak dotąd, tak i na wieki cześć i uwielbienie dla Ciebie żyć będą w sercach naszych; że Twa «Oda do młodości» naszym sztandarem jest i pozostanie. Imię Twe puklerzem przeciw zwątpieniu, bodźcem do dalszej pracy na niwie ojczyznej: zapewnić Cię że Grób Twój otoczmy wieczną strażą miłości, holdu i uwielbienia, że będzie on nam zawsze świętością narodową.

Narody wolne, zamiast całunem okrywają trumny swych wielkich synów sztandarem narodowym. Nam tego losy uczynić nie pozwoliły, pozbawieni bytu politycznego, nie możemy dać wieszczowi jedynie godnej dla niego osłony, sztandar z orłem, pogonią i archaniołem *dziś jeszcze* nie może okryć Twych szczątków w drodze do ojczyzny. Młodzież więc polska jako pierwszy dar z ziemi ojczyznej składa na Twej trumnie wieniec, będący symbolem pracy, mającej wywalczyć niepodległość, wieniec uwity z kłosów naszych łąnów, które po wiek wieków hold Ci będą oddawać, wieniec uwity z sosen naszych smętnych a rzewnych, których woń ciemne bory Litwy Ci przypomni.

X

Pani Nabelak od kobiet polskich :

Zdaje mi się za śmiałem ażebym w podobnej uroczystości przemówiła, ale proszono mię o to i odmówić nie mogłam. Słowa moje będą tylko błędem odcieniem tego co w duszy czuję, raczcie z pobłażliwością przyjąć je i dopełnić, bądźcie tylko pewni, że pod ten wrażeniem przemawiam, jakiego za życia samego Adama doznałam.

Wawel! Kto raz w życiu, czy Polak czy obcy odwiedził to grobowe podziemie, to już zatrzeć nie może ze swej pamięci dziwnie głębokiego wzruszenia jakiego tam doznał. Całe jestestwo zostaje przeniknione i owiane świętością tego miejsca. Tam, Adamie, oczekują Ciebie drucha swego, królowie, bojownicy, święci polscy; sama myśl o tej uroczystej chwili tak przejmuje ducha wielkością i rzewnością swoją, że dość o niej pomyśleć ażeby być na wskroś nią przeszytym. Żaden z najpotężniejszych mocarzy nie może temu

przeszkodzić ażeby wspaniała, dobroczynna przeszłość Polski i smutna jej terażniejszość nie połączyły się w owej chwili w jedną harmonię pełną obietnic.

Adamie, znałeś drogi ducha, znajdź—że drogę tajemniczą do serc synów ojczyzny; pochwał nie żądasz tylko poruszenia serc naszych.— Dusza Twoja jest tęskną. My Polki na wygnaniu, ofiarując tę pamiątkę na Twój grób, z taką tęsknotą obracamy wzrok nasz ku stronom uciśnionej i rozszarpanej Ojczyzny i prosimy Boga o ulżenie. Rade byśmy przynieść ulgę zasmuconemu duchowi Twemu. Kiedyż to ona się odmieni ta wspaniale rozpaczliwa kartka, w której uczysz matki Polki kształcić dzieci do znoszenia cierpień w milczeniu!

Młode towarzyszki tu obecne, wręczając mi tę pamiątkę, wyraziły ciężki smutek swój i że gotowe przelać krew swą dla ulżenia cierpieniom Ojczyzny. Podoba mi się ten ich zapal, bo niech nas Bóg uchowa od utraty ideału poświęcenia. Z wzdychaniem do złotowania Bożego żyjemy, w tem uczuciu umrzemy, ale ufamy że Bóg da czas lepszy. Dobry i wszechmocny czemu by nam tego nie dał o co prosimy, starajmy się jednością, miłością wzajemną na to zasłużyć. Toruj nam taką drogę Adamie i za Tobą pójdziemy. W imieniu przemawiam nie tylko Polek rodowitych na wygnaniu ale i Francuzek połączonych węzłem małżeńskim z tułaczami polskimi, a które to sobie za zaszczyt i miłe przeznaczenie mają. Wygnanki jesteście dobrowolne na własnym gruncie. Otóż póki my żyjemy, miłość Francyi ku Polsce nie zagaśnie. Może ona się zaćmić chwilowym wypadkiem, ale rychło się znów wszystko może na lepsze zamienić. Przypomnijmy sobie tylko ów okrzyk jednostajny przez cały pochód pogrzebowy innego wieszczka Wiktora Hugo : «Niech żyje Polska», który się wydarł niespodzianie z tysięcznych serc Paryżan przy widoku chorągwi Polskiej. Tylko serc nie opuszczajmy. Niewiasty Polskie na wygnaniu duszą i sercem towarzyszymy popiołom wieszczka którego utwory podniosły i ożywiły ducha narodowego i trwale go podtrzymywać będą. Zdala podajemy dłoń naszą bratnią siostrom naszym, które powitają te drogie popioły na własnej ziemi ojczyściej, przecie tęsknota nas do was rwie.

Miłość wzajemna, wiara i nadzieja, oto hasło nasze którem się z wami dzielimy.

XI

P. Bouffault od imienia Zjednoczonych Tow. Młod. Polskiej za granicą :

Rodacy!

Zanim głos zabiorę, pragnąłbym, jako przedstawiciel Zj. Tow. Mł., zwrócić uwagę obecnych, że z kolei miał tu zabrać głos kol. Siedlecki z Krakowa, *jedyny rzeczywisty* przedstawiciel młodzieży krajowej. Niestety, dzięki pewnego rodzaju interwencji, o której zamilczeć wolę, przemówienie kol. sied., pomimo żądania Zjed. Tow. Młod. zagranicą do skutku przyjść nie może.

Uroczystość mająca na celu złożenie hołdu pamięci człowieka, w którego dziełach skryzalizowały się najszlachetniejsze ducha narodowego pierwiastki, jest świętem narodowym w najszczytniejszym słowa tego znaczeniu.

Przyjąć udział w tem święcie mają prawo i obowiązek wszystkie bez wyjątku warstwy polskiego społeczeństwa. Zrozumiała obowiązek ten młodzież, dając inicjatywę przeniesienia zwłok wieszcza. Dzięki jej staraniom i zabiegom myśl ta, przywitana z początku jako mrzonka, poruszyła opinię krajową i pod naciskiem tej opinii staje się dziś rzeczywistością, pomimo niezliczonych przeszkód i intryg ze strony kliki, co własnym tylko powodowana interesem, pod pozorem głębokiego rozumu stanu zawsze i wszędzie usiłuje tłumić wszelkie szlachetniejsze objawy narodowej myśli.

Zaszczycony obowiązkiem przemówienia w imieniu Zjednoczonych Towarzystw Młodzieży Polskiej za granicą, z uczuciem dumy podnoszę rolę jaka młodzieży w urzędzeniu obchodu przypadła. Zapal nasz tłumaczy się nie tylko uwielbieniem dla nieporównanego geniuszu poety, ale przede wszystkim tem, że uważamy go za swego duchowego przewodnika i że do ideałów przez niego postawionych ze wszystkich sił naszych dążyć pragniemy.

Niestartemi głosk wyrwały się w sercach naszych słowa mistrza do nas zwrócone. *On* nam powiedział, że tylko « z jutrenką swobody wejść może zbawienia słońce. » *On* wpoił w nas przekonania, że « w szczęściu wszystkiego są wszystkich cele. » *On* wreszcie nam « jednością silnym, rozumnym szalem gwałt gwałtem odciśkać kazał. »

W «*Odzie do młodości*» wskazał nam Mickiewicz ogólne ideały gdzieindziej ideałom tym konkretne nadał kształty. Zakreślił dwa wielkie zasadnicze cele : niepodległość Ojczyzny i sprawiedliwość społeczną, a całe swe życie poświęcił walce z tem wszystkim, co osiągnięciu tych celów na przeszkodzie stoi.

Polskę rozszarpały trzy rządy. Walka nieubłagana z temi trzema rządami jest dla każdego z nas najpierwszym i najświętszym obowiązkiem. Nie może zginąć naród, co o byt swój walczy. Dopiero

zrzeczenie się prawa do tej walki jest dowodem upadku, a sprzedawanie tego prawa za garść nędznych przywilejów dla jednej kasty mianem zbrodni narodowej piętnowanem być powinno.

Tak myśleć, tak czuć, tak wierzyć mistrz nam nakazał!

Rozumiejąc, że do każdej walki potrzebne są siły, wskazał jasno, gdzie ich szukać należy, gdy w Dziadach w usta Wysockiego te pamiętne włożył słowa :

..... Nasz naród jak lawa
Z wierzchu twarda i sucha, zimna i plugawa
Lecz wewnętrznego ognia sto lat nie wyziębi,
Plwajmy na tę skorupę i zstąpmy do głębi!

Człowiek, co za miliony kochał i cierpiał katusze, musiał być nieprzejednanym wrogiem ucisku we wszystkich jego postaciach. Wyzwolenie pracującego ludu miało w nim zawsze gorącego szermierza, a sięgając głębokim swym umysłem po rozwiązanie najważniejszej kwestyi współczesnej epoki, stał niezłomnie po stronie wydziedziczonych i wyzyskiwanych.

Za tę skarbnicę myśli i czynów należy mu się hołd od wszystkich, co na gwałt i niesprawiedliwość obojętnym okiem spoglądać nie mogą. Niech drogie szczątki, co teraz spoczną obok prochów Kościuszki, przypominają nam ciągle, żeśmy najwyższego hołdu wieszczowi naszemu jeszcze nie złożyli ; hołd ten złożymy wtedy, gdy zwłoki te spoczywać będą na ziemi niepodległej i wolnej.

XII

P. Bohdanowicz od Tow. Litewskiego «Zelmu» :

« Litwo, ojczyzno moja, ty jesteś jak zdrowie!... »

W taką formę ujęła mowa drgające tony wezbranego serca Wieszcza, niosąc je w dalekie puszcze litewskie.

I ozwie się dziś Litwa jak wielka, jak szeroka i źle posły w obce, odległe kraje, by hołd oddać ostatni temu, kto ją tak umiłował.

Niestety! wychwalone już chwały, spalone najwonniesze kadzidla i staje dziś Litwin niemy nad wielkimi popiołami, bo nie dostrzega już naokół nic dosyć wielkiego, czem by uczył dostojnie orła borów swoich ; a w bezsilności owej chyląc zadumane czoło stara się pochwytać rój myśli sprowadzonych uroczystością chwili i z pochwytych taką wysnuwa naukę :

Trzy było unje bratnich narodów : pierwsza z nich była na polach Grunwaldu ; a drugą była wiekowa walka z dzikim ciemiężcą ; a trzecią unją są te wielkie prochy — unją trzech wiel-

kich narodów. Rusin z urodzenia, Litwin sercem i myślą, Polak słowem i czynem staje się Wieszczy, którego czcimy dziś popioły, tej unii bratniej wcielonym wyrazem, zadatkim wielkich a słusznych nadziei. Gdzie bowiem trzy unje kule ogniwa miłości bratniej, tam czwarta jest przeznaczeniem, czwarta największa, najpotężniejsza — wiekuista. Raz jeszcze spotka się Litwin z Polakiem i Rusinem na polu walki o wspólne prawa i zawrze unję wieczystą, ostatnią. A słońce wolności olśni swym blaskiem tę całość trzech równych, zfederowanych, wolnych narodów i każdy z nich odetchnie własnym powietrzem, każdy spożywać będzie w zgodzie i pokoju owoce własnej, w wielkiej jedności niezależnej, odrębnej kultury.

Dajemy ci je tedy, Narodzie Polski, te drogie sercu litewskiemu popioły w ufności i nadziei, jako zakład zobowiązań przyszłości.

Idź, Synu Litwy, zasnąć snem wielkich do polskiego Panteonu i śpij spokojnie.

A jeśli zasłyszysz kiedy szum wichrów lub wycie tępiących szakali na północo-wschodzie Wawelu, zaświadczyć Kościuszkom i Kazimierzom, że to Litwa twoja, Litwa Gedyminów i Witoldów, zwoławszy swe prawa po mieczu siostry, staje do ostatecznych zapasów jak jeden mąż; zaświadczyć, że skłamał haniebnie wróg, głosząc, że oszczep Litwy strzaskany, że może przyjść chwila, gdzie zbraknie ducha w litewskiej piersi i siły w litewskiej dłoni, skłamał, bo Litwa — ojczyzna twoja jest zawsze jak zdrowie....

XIII

Pan R. Klepal, prezes Towarzystwa Czesko-Słowiańskiego w Paryżu w imieniu tegoż Towarzystwa :

Čechové pařížští, sdružení ve spolku Československé Besedy, uložili mně a ještě dvěma panům, abychom jménem jich ozdali čest Vašemu genu Adamu Mickiewiczovi.

Jest to zvláštní úděl osudu, že nejlepší synové národa často hledati musili pohostinství v cizině a že cizina dovedla je ocenit, když z vlastní země byli vypuzeni.

Jako Vy, máme i my Čechové své velikány, kteří skončili život svůj mimo vlast', jmenují jenom Jana Amosa Komenského, onoho znamenitého učitele lidu, který na staré léta svá vypuzen byl z otčiny.

Zemřeli - li ale národní tito mučedníci pro své přesvědčení v cizině, proto ještě nezapomenuli na ně vděční jejich potomci, a národ, pro něž žili, tím více je ctí.

To dokázali jste právě nyní Vy, předsede, byste odvezli do vlasti drahé pozůstatky Vašeho vytečného Adama Mickiewicze. Žel, že není nám možno učiniti tak i s ostatky našeho Mistra Jana Husi a Jeronyma Pražského, jichž popel, jak vite, pozmetán byl po Ryně. Pres to ale duch jejich stále mezi námi žije, my i Vy vážíme si věrných synů svých, jakým byl Váš Adam Mickiewicz, neboť, víme, že jen vděční národové mají jistou budoucnost'. A této budoucnosti slovanských národů volám upřímně « Na zdar ! »

XIV

P. Mayer w imieniu Towarzystwa węgierskiego w Paryżu :

Messieurs,

Au nom de la Société Hongroise de Paris, j'ai l'honneur de déposer ces quelques fleurs sur ce cercueil, qui renferme les restes de votre illustre compatriote.

Veillez, je vous prie, considérer cette couronne comme une marque de notre profonde piété, comme l'expression de notre vive sympathie pour la nation sœur, avec laquelle nous pleurons son enfant illustre Adam Mickiewicz son plus grand poète.

Nous nous associons pleinement à tous ces braves Polonais qui entourent leur cher mort, pour lui dire un suprême adieu, et avec qui nous gardons pieusement sa mémoire !

XV

W chwili odejścia pociągu unoszącego zwłoki Mickiewicza z Paryża do Krakowa, wierny przyjaciel Adama, Armand Levy, pożegnał go następującymi słowami, zwróconemi do przedstawiciela galicyjskiej młodzieży, p. Siedleckiego :

Adieu, cher maître, vos cendres s'en vont, votre esprit nous reste. Jamais nos cœurs reconnaissants n'oublieront ce qu'ils vous doivent. Nous saurons nous souvenir de vos enseignements.

Et vous, jeune délégué, veuillez reporter à vos camarades ce baiser fraternel d'un ancien élève du Collège de France, en témoignage de l'invincible amitié de la France pour sa sœur de Pologne.

